



**CHARLES HARGROVE :**  
**Asnelles, 6 Juin 1944.**

Interview par le Capitaine (OLRAT) Charles BERTIN

*Charles HARGROVE, né en 1922, est à la naissance, et encore aujourd'hui d'ailleurs, de nationalité britannique. Mais, son père ayant épousé une française, il sera élevé dans le bilinguisme, et vivra en France jusqu'à la débâcle. Ses compétences linguistiques lui vaudront, après sa mobilisation, de devenir interprète pour les forces britanniques, et de participer au débarquement du 6 juin 1944. Par la suite, journaliste, il deviendra correspondant puis correspondant en chef du Times à Paris, en Allemagne, au Japon, puis de nouveau en Allemagne et à Paris. Ce 'Gentleman du Times' (titre de l'un de ses livres) a accepté de me recevoir chez lui à Paris, et de me confier ses souvenirs.*

J'ai appris le français et l'anglais pour ainsi dire naturellement, puisque je suis de père anglais et de mère française, et j'ai parlé les deux langues depuis ma plus tendre enfance, anglais avec un parent, et français avec l'autre, ce qui fait que je n'ai jamais eu à apprendre ni une langue ni l'autre. L'allemand par contre je l'ai appris à plusieurs reprises. La première fois, c'était pendant mes années au collège, où je dois dire que nous ne prenions pas les leçons d'allemand très au sérieux, puisque nous nous demandions à quoi cela servirait. J'avais douze ans à l'époque, ça ne me paraissait pas très important. Mais j'en ai appris un peu, j'ai appris les poèmes de Goethe, de Schiller, et de Heine, dont je me souviens encore maintenant, mais en termes pratiques, ça n'était pas très important. Je suis né en 1922 et donc en 1939, au début des hostilités, j'avais 17 ans et j'ai dû quitter la France. En effet, mon père était correspondant pour l'Europe d'un journal américain qui s'appelait le Wall Street Journal, et après la débâcle il était urgent que lui et moi quittions la France pour ne pas être internés comme ressortissants ennemis. Nous sommes partis de France près de Bordeaux, à Verdon, à l'embouchure de la Garonne, le lendemain du jour où les allemands sont entrés dans Bordeaux. Et là, arrivé à Londres, j'ai fait ce qui était toujours prévu, mais pas dans des conditions aussi dramatiques, c'est à dire préparer mon entrée à l'Université de Cambridge où mon père avait été lui-même, et c'est ce que j'ai fait de 1941 à 1943, année où j'ai été mobilisé. J'avais d'ailleurs un sursis pour terminer mes études supérieures. J'ai été mobilisé en 43 et j'ai été dans l'armée jusqu'en 1947. Avec différentes affectations, la première dans un bataillon d'infanterie, la deuxième dans un camp pour la formation des jeunes soldats, et la troisième dans le corps des interprètes Britanniques auprès de l'armée anglaise qui était un petit peu embryonnaire à l'époque. Il n'y avait que quelques officiers. Entre temps, j'étais devenu sous-lieutenant puis lieutenant. Nous étions à peine une douzaine en tout, et on nous a répartis dans différentes unités qui devaient participer au débarquement du 6 juin.

J'ai été affecté à la 231<sup>ème</sup> brigade d'infanterie qui était l'une des deux brigades d'assaut de l'armée britannique, et qui a débarqué à Asnelles, à 3 ou 4 kilomètres d'Arromanches vers 7 heures et demie du matin le 6 juin 1944. Comme j'étais à l'état-major en tant qu'officier de liaison et interprète, je n'ai débarqué qu'à 8 heures ou 8 heures un quart. J'ai servi avec cette unité jusqu'au mois d'août quand il y a eu la percée définitive jusqu'à la Seine, puis la traversée de la Seine. J'ai alors eu une autre affectation d'interprète, également auprès d'un autre état-major. J'ai fait comme ça 3 ou 4 état-majors, parce qu'évidemment cette brigade n'avait plus besoin d'un interprète après l'avancée. Vous le savez, l'armée britannique a avancé très rapidement vers la frontière allemande, et il n'y avait pas de raison d'être d'un interprète auprès des troupes en 1<sup>ère</sup> ligne.

Durant cette période, j'étais à la fois interprète et officier de liaison, ce qui signifie que j'ai presque créé moi-même mon propre cahier des charges, si j'ose dire, ou mon propre emploi. Je considérais que mon rôle principal était d'être la liaison entre le commandement auprès duquel j'étais nommé, ce général de brigade [Ndr : Brigadier Sir Alexander STANIER, BT], ou son état-major, et les autorités françaises d'une part, et la population française de l'autre. C'est ce que j'ai fait, évidemment pas le jour du débarquement puisqu'il n'y a pas eu de raison d'utiliser des interprètes : la parole était donnée aux armes et aux armes seulement. Mais après cela, j'ai eu un rôle assez actif de liaison entre ce général et les autorités locales pour faciliter les opérations militaires, mais aussi pour épargner autant que possible à la population les souffrances de la guerre : évacuer les gens qui étaient pris entre les lignes allemandes et les lignes anglaises, les amener en sécurité, etc., ce qui m'a permis de jouer un rôle qui n'était pas complètement inutile. Ce qui est assez amusant c'est que par exemple j'ai même aidé à déménager une partie du mobilier d'un châtelain d'une propriété au sud de Bayeux, dans un petit village, qui a été la scène de combats assez violents entre les blindés allemands et les blindés

anglais. De cette façon là, comme dans d'autres occasions, j'ai pu soulager la population qui avait été évidemment très éprouvée par la guerre.

Quant à ma tenue à l'époque, rien ne me distinguait des autres officiers d'infanterie, c'était ma formation. Nous étions tous de régiments différents, le général de brigade était lui-même des Welsh Guards, de la Garde de la Reine. Il avait plusieurs officiers qui appartenaient à son régiment, mais d'autres venaient d'autres régiments. J'avais fait toute ma formation comme futur officier d'infanterie, et je n'ai eu aucune formation d'interprète en tant que tel. J'appartenais, un peu par hasard d'ailleurs, à un régiment qui s'appelait les Royal Fusiliers, qui était le Septième de Ligne, régiment de la Cité de Londres.

J'ai ensuite suivi l'avancée des forces, jusqu'à la forêt de l'Aigle à peu près. C'est là où j'ai quitté cette unité, et c'est là vraiment où j'ai cessé mon service actif puisqu'après, j'ai été attaché à différents état-majors : d'abord à Rouen, ensuite à Amiens, ensuite à Dieppe, et en fin de compte en Belgique. Là, mon affectation était particulière, parce que j'ai formé des interprètes Belges auprès de l'armée Britannique. C'étaient des civils que l'on avait mis en uniforme et qui n'avaient aucune idée de ce que c'était que l'armée. Il fallait en faire, non pas des militaires, mais au moins un apparence de militaires, et leur enseigner quelques notions fondamentales de ce que c'était que l'exercice des armes. J'ai fait cela pendant six mois environ juste à coté de Bruxelles, à un endroit qui s'appelle Tervuren, où il y a une caserne, et cette formation durait 3 semaines si je me souviens bien. Après, on les envoyait dans des unités anglaises en Allemagne. C'étaient surtout des francophones, à qui on apprenait un peu de l'usage des termes militaires en anglais, puisqu'ils devaient être attachés à des troupes anglaises. Mon rôle en particulier c'était surtout l'enseignement des armes, un enseignement purement militaire. Le coté interprétariat n'était pas de mon ressort. J'étais le seul officier anglais dans cette unité, et j'avais avec moi un adjudant-chef anglais, qui n'était d'ailleurs pas tout à fait par hasard du même régiment. Nous avons formé plusieurs douzaines d'interprètes dont la plupart venaient directement de la vie civile. C'était des gens de professions libérales, beaucoup plus âgés que moi, et parfois je me demandais comment à mon âge je pouvais prétendre enseigner quelque chose à des gens qui en avaient le double...

J'ai eu un rôle d'interprète beaucoup plus précis à Berlin. Je me suis trouvé en occupation là-bas avec la commission de contrôle interalliée, et j'étais secrétaire de la commission des transports. Je n'avais pas stricto sensu un rôle d'interprète, j'avais un rôle de liaison avec les francophones. Il n'y en avait qu'un, c'était le général français qui représentait la zone d'occupation française pour les transports. J'ai donc eu beaucoup de contacts avec les officiers français qui étaient dans le secteur français de Berlin. L'essentiel de ma tâche était d'être littéralement le secrétaire de cette commission interalliée, de rédiger les rapports, etc. Ce n'était pas de l'interprétariat en tant que tel. C'était plus de la liaison.

En 47, je suis retourné à la vie civile après avoir été démobilisé. Je ne me destinais pas particulièrement à une carrière dans le domaine des langues, ou du moins pas en tant que telles : je voulais à l'origine me consacrer à une carrière diplomatique, et entrer au Foreign Office. Après ma démobilisation je me suis donc porté candidat à l'examen à l'entrée au Foreign Office et je l'ai échoué. Il a donc fallu que je repense mon avenir et que je décide de ce que j'allais faire. Comme mon père était journaliste, j'avais toujours fermement décidé que je ne le serais pas : je trouvais que c'était un métier qui n'avait pas d'heures, et où l'on était tout le temps sur le qui-vive. Je ne savais pas à l'époque que le journalisme des années 30 n'avait rien à voir avec le journalisme de la deuxième moitié du vingtième siècle, qui est autrement exigeant sur le point des horaires. J'ai donc d'abord envisagé différentes carrières ; à la Banque d'Angleterre, par exemple, dans une branche qui est l'Administration Coloniale anglaise au Soudan, ou à une autre banque, franco-britannique, la Banque Ottomane, dont le conseil d'administration était franco-britannique depuis sa création. Mais enfin le hasard a voulu que mon père connaisse quelqu'un au Times de Londres et me procure une introduction qui m'a permis d'être embauché à titre provisoire pendant trois mois. A l'issue de ces trois mois on m'a dit que je pourrais être titularisé, si j'ose dire. Et cela a été le début de ma carrière qui a duré trente cinq ans.

Les langues m'ont encore servi à ce moment là, puisque j'ai eu différents postes dans des pays étrangers. D'ailleurs le français m'a servi parce qu'il était toujours 'sur les cartes' comme on dit en anglais. Il était toujours prévu que, parlant le français, je serais envoyé comme correspondant à Paris, ce qui est d'ailleurs arrivé après deux ans en Angleterre à la rédaction du Times. En 1950 j'ai été nommé adjoint au correspondant en chef du bureau de Paris. J'y suis resté 3 ans à l'époque. Ensuite j'ai été envoyé en Allemagne, à Berlin, où j'ai perfectionné le peu d'Allemand que j'avais. Mais je ne suis resté à Berlin qu'un an et demi, et de là j'ai fait un grand bond jusqu'au Japon où je suis resté 6

ans. Là bas, le français n'était pas très utile parce que les japonais parlaient surtout l'anglais, lorsqu'ils parlaient une langue étrangère, un anglais qui d'ailleurs n'était pas toujours très facile à comprendre. Et je n'ai vraiment eu un rôle d'interprète de nouveau, ou du moins je n'ai vraiment utilisé ma connaissance des langues que quand j'ai été de nouveau nommé correspondant en chef du Times à Bonn, en 1960. J'y suis resté jusqu'en 1966, et là il fallait naturellement que je parle Allemand pour interviewer toute sorte de personnalités, à commencer par le Chancelier ADENAUER, ou pour assister aux conférences de presse. L'allemand était vraiment indispensable. Après ces 6 années en Allemagne, j'ai été nommé à Paris comme chef du bureau du Times. J'y suis resté jusqu'à l'âge de ma retraite en 1982.

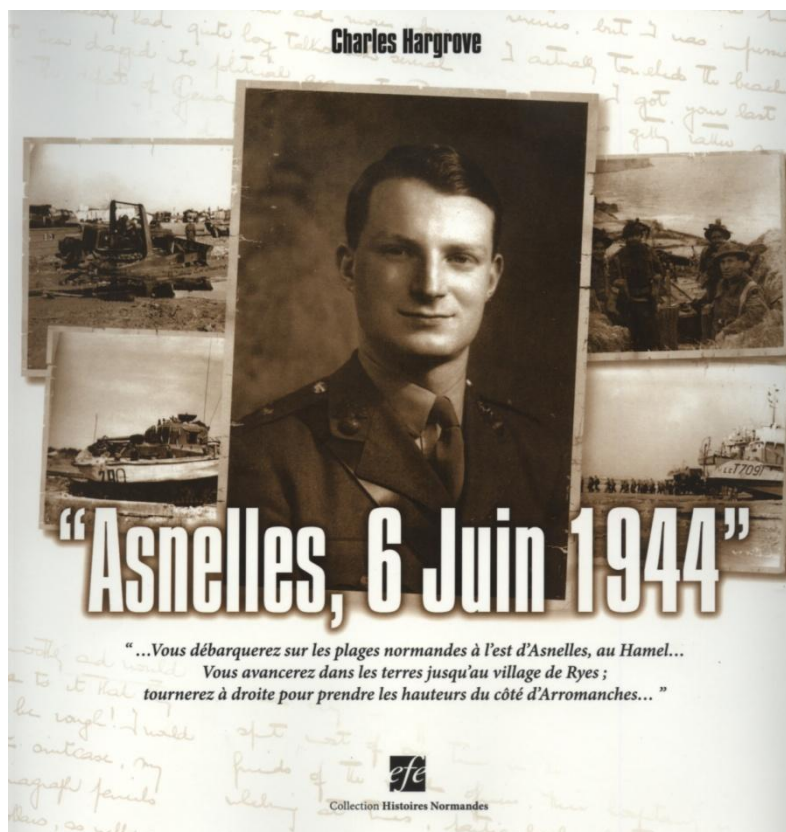
Ensuite, nous avons choisi de rester à Paris, puisque j'avais épousé une française avant d'aller au Japon. Lorsque j'ai été mis à la retraite en 1982 nous nous sommes posés la question. Allions-nous nous installer en France, où nous étions déjà, ou bien en Angleterre ? Finalement nous n'avons pas de domicile ou de point de chute en Angleterre, il était donc plus facile de rester à Paris, ce qui fait que j'y suis encore.

J'ai été très longtemps, jusqu'à sa mort, en contact avec le général de brigade auprès duquel j'étais nommé. Mais il est mort en 95 à l'âge de 95 ans exactement, et je le revoyais fréquemment. Comme ma femme et moi avons acquis une propriété en Normandie, pas très loin d'Omaha Beach, à chaque anniversaire du 6 juin 1944, il me demandait de venir pour l'aider à traduire ses allocutions de circonstance et à servir d'interprète dans le rôle que j'avais tenu lorsque j'étais sous les drapeaux.

Quant aux autres interprètes de cette époque, la plupart sont décédés. Par ailleurs, je les ai perdus de vue. Il y en avait un que j'ai revu quelques années après ma démobilisation. Il était chef de ce groupe d'interprète, et il avait par la suite émigré au Congo-Brazzaville où il s'était établi. J'ai eu quelques rapports avec lui uniquement. J'ai gardé plus de contacts avec les officiers de l'état-major où j'étais affecté, et que je voyais tous les jours. Les autres interprètes étaient disséminés dans toutes les unités avancées de la Grande-Bretagne, et je les ai en fait assez peu connus. A une occasion, lorsque j'étais à l'état-major d'Amiens, il y avait deux interprètes, moi-même et un interprète français, un capitaine d'artillerie, qui avait été nommé spécialement à cet état-major. Son anglais était très pittoresque, si pittoresque que les anglais ne comprenaient pas ce qu'il disait, mais les français en revanche le comprenaient parfaitement... On l'avait gardé parce que deux interprètes pour un petit état-major ça paraissait un peu superflu, mais d'abord c'était un homme très agréable, de bonne compagnie, et surtout son anglais nous faisait chaud au cœur : c'était un peu comme l'anglais de Maurice Chevalier, voire pire...

Après 47, je n'ai pas cherché à rejoindre les réserves. Je ne l'ai pas fait bien que j'aurais pu. Je crois que quand j'ai été démobilisé j'étais officier de réserve automatiquement, mais je n'ai pas fait de périodes. J'étais à l'époque commandant, j'avais 27 ans. Je suis rentré tout de suite dans la vie civile. J'aurais pu rester dans l'armée, et l'idée m'est venue à un certain moment, mais je ne me voyais pas très bien faire une carrière militaire.

En revanche, j'ai par la suite couché mes souvenirs sur le papier... Ce livre ci, intitulé 'Un Gentleman du Times', [Ndr : Tallandier, 2000], a été publié en 2002, et cet autre, intitulé 'Asnelle, 6 juin 1944' [Ndr : Histoires Normandes - Editions EFE (BP 44 - 50180 AGNEAUX), 2004, 105 pages, 25 €.] sont des livres de souvenirs. Le second porte ce titre car nous n'avons pas débarqué à Arromanches, qui a été pris par les troupes auprès desquelles j'étais attaché lors du débarquement, à revers, si j'ose dire, personne n'a attaqué Arromanches par la mer. C'était cette même brigade qui a pris Arromanches et Port en Bessin, port qui a été ensuite l'aboutissement du pipe-line qui arrivait d'Angleterre. Curieusement d'ailleurs, par un hasard assez extraordinaire, le premier régiment d'infanterie dans lequel j'ai servi en tant que jeune lieutenant dans une compagnie, et notre rôle était de garder les stations qui devaient servir à ce fameux pluton après son installation entre la France et l'Angleterre. Il a alors joué un grand rôle dans les approvisionnements en carburant.



Ce second livre comprend de nombreuses illustrations, des plans, des photos, et ça n'a pas été facile. On m'avait demandé des photos du débarquement. Or il n'y en a quasiment pas ! Seul Robert Cappa a publié, et il a été le seul à avoir pu le faire, quelques photos du débarquement. Il y a donc là quelques photos d'Asnelles le 6 juin, mais que j'ai obtenues par les archives d'un des régiments de cette brigade, les Devon and Dorset. Cela n'a pas été facile du tout... J'ai également écrit un livre sur la Reine d'Angleterre, en français, comme tous mes autres livres. J'ai passé 35 ans de ma vie à écrire en anglais, et depuis 1982 je n'écris qu'en français. J'avais également écrit en 1981 une biographie de Valéry Giscard d'Estaing, mais le livre est malheureusement paru au moment même où il a perdu l'élection, et donc n'a pas été un succès de librairie.



J'ai aujourd'hui un fils qui travaille à Londres, où il est ingénieur. Il parle couramment français, il est bilingue. L'autre est banquier à Paris, et il est également bilingue. Mon père lui aussi parlait français, mais après l'avoir appris. Moi, je n'ai aucun mérite particulier puisque je n'ai pas eu à l'apprendre. Il le parlait couramment et comprenait tout, mais il y avait certaines subtilités du français qu'il ne connaissait pas, et ça n'était pas sa langue naturelle. Ceci explique pourquoi je ne lui ai jamais parlé français, cela me paraissait contre nature.

Pour moi, finalement, le fait d'être bilingue de naissance n'est pas entièrement un avantage. C'est bien sûr un avantage parce que je comprenais parfaitement le sens de ce qui était dit dans une langue ou dans l'autre. Mais la traduction, dans la mesure où c'était nécessaire, m'était plus difficile car je n'avais pas appris une langue à partir d'une autre. Donc l'équivalence de mots et de termes ne m'était pas connue. A la longue évidemment on appréhendait ce à quoi correspondait une phrase en anglais ou en français. Mais c'était parfois plus difficile que si j'avais fait des études en France par exemple, et où j'aurais appris

l'anglais à partir du français, ou inversement.

Pour conclure sur l'interprétariat, l'armée anglaise a eu à l'époque une approche d'amateur, mis à part pour les langues orientales, pour lesquelles on ne peut pas s'improviser interprète. Il m'a fallu créer mon propre rôle.

